



GÖTEBORGS UNIVERSITET  
Institutionen för språk och litteraturer  
Franska

**« Solen gick upp, markerande i staden Wadköpings annaler en  
märklig dag. »**

**Étude contrastive sur l'emploi du participe présent dans  
*Markurells i Wadköping* de Hjalmar Bergman et à quoi il  
correspond dans deux traductions françaises**

Emil Andersson

Kandidatuppsats  
Höstterminen 2009

Handledare:  
Elisabeth Tegelberg

## Table des matières

	Page
1. <b>Introduction</b>	1
2. <b>But</b>	1
3. <b>Théorie</b>	
3.1.       Explication du participe présent et de ses fonctions	2
3.2.       Généralisation et analyse	3
3.3.       Un avis sur le style de Bergman	4
4. <b>Méthode et délimitation du sujet</b>	5
5. <b>Analyse des données</b>	
5.1.       Le gérondif	6
5.2.       Les fonctions du participe	
5.2.1.     Fonction nominale	7
5.2.2.     Fonction adnominale	9
5.2.3.     Fonction verbale	
5.2.3.1.   Introduction	10
5.2.3.2.   Le participe présent dans les deux traductions	11
5.2.3.3.   Le participe présent dans aucune traduction	12
5.2.3.4.   Le participe présent dans l'une des traductions et non dans l'autre	16
5.2.4.     Fonction adverbale	21
5.3. <b>Répétitions</b>	23
6. <b>Conclusion</b>	26
7. <b>Bibliographie</b>	29

## 1. Introduction

La carrière du romancier et scénariste Hjalmar Bergman, né en 1883 et mort en 1931, se caractérise par une longue période de critique malveillante et par un public limité. Après son début en 1905 avec *Maria Jesu Moder*, il lui faut attendre le succès jusqu'en 1919, avec la parution de *Markurells i Wadköping*. De nos jours, il est considéré comme un grand moderniste et l'un des auteurs suédois les plus importants. En ce qui concerne la traduction de son œuvre en français, ce roman est l'un des peu nombreux ouvrages littéraires suédois à avoir été traduits deux fois. La première traduction, intitulée *Les Markurell*, qui date de 1931, a été faite par Karin Dubois-Heyman. Dans les années 90, la maison d'édition L'Élan, située à Nantes, lance une suite de traductions de ses romans, dont l'une sera une traduction nouvelle faite par Georges Ueberschlag, portant le titre *Les Markurell de Wadköping* (1998).

Ce mémoire prend comme point de départ une citation d'Olof Eriksson qui, dans son étude contrastive sur la distribution différente de la forme verbale participe présent en suédois et en français, fait remarquer que l'emploi en fonction verbale du participe présent est rare en suédois, et stylistiquement marqué, mais qu'il est caractéristique d'un auteur comme Hjalmar Bergman (1998, 166). La phrase dont il se sert pour illustrer cet emploi est tirée de *Markurells i Wadköping* et de sa première traduction :

Han snodde omkring en stund *letande* efter en knapp [sic!].

Il tournoya un moment, *cherchant* un bouton de col

La construction la plus idiomatique en suédois serait *Han snodde omkring en stund och letade efter en knapp*, c'est-à-dire que deux verbes qui représentent deux actions simultanées seraient coordonnés, le plus souvent par *och*, ayant le même temps (ici l'imparfait). Par contre, « il [le syntagme participial présent] est donc très caractéristique du français, en particulier la langue écrite littéraire » (*ibid.*, 151) (ma traduction). Cela nous mène au sujet de ce mémoire: Par quoi ce constituant « typiquement français » a-t-il été traduit dans les deux traductions ?

## 2. But

Le but de ce mémoire est double.

Le premier but est de regrouper les occurrences du participe présent dans le roman de Hjalmar

Bergman selon la fonction de celui-ci, pour voir dans quelle mesure il correspond au participe présent français dans les deux traductions, le point focal étant la fonction verbale. Les fonctions du participe (verbale, adverbale, etc.) seront définies ci-dessous.

Le deuxième but est d'analyser les stratégies différentes des deux traducteurs, à partir des phrases analysées dont un nombre serait présenté et analysé dans le mémoire.

Dans l'analyse, j'ai employé les abréviations suivantes :

D-H= la traduction en français par Dubois-Heyman, 1931

U= la traduction en français par Ueberschlag, 1998

### 3 Théorie

#### 3.1. Explication du participe présent et de ses fonctions

Le participe présent est une forme verbale ayant « des fonctions analogues à celles de l'adjectif » (Grevisse 1986 : § 885). En suédois, il finit le plus souvent par *-ande* (*skjutande*) et aussi par *-ende* (*troende*). En français, il finit toujours par *-ant* (*jouant*) et on le distingue de l'adjectif verbal par ce qu'il est invariable (*Ibid.* § 887). *Des enfants criant tous les jours* exemplifie le participe, tandis que *une couleur criante* est un exemple de l'adjectif verbal. Dans quelques cas, l'orthographe diffère : *fatigant* et *précédent* sont des adjectifs issus des participes *fatiguant* et *précédant*.

La division du participe présent en fonctions n'a pas d'auteur particulier, mais elle est déduite de la notion grammaticale établie de membres de phrase. Cette étude s'inspire de *Presensparticipet i svenskan och franskan. En jämförande studie av syntaktisk distribution* d'Olof Eriksson. Ses définitions des fonctions du participe (1998: 151-169) constituent la base des définitions suivantes.

*La fonction nominale.* Le participe présent peut en suédois avoir la fonction d'un substantif, étant le mot principal d'un syntagme nominal. Il peut être lexicalisé, parfois jusqu'à perdre la notion verbale (*förhållande*) ou il peut être une formation de mots plus occasionnelle (*ett automatiskt tuggande*). On fait la distinction entre les mots abstraits (*dunkande*) et les mots concrets qui désignent une personne (*en djupt sovande*). En français, il est beaucoup plus difficile de construire des mots de cette manière, et on les trouve davantage dans des mots ou des phrases lexicalisés comme *les passants de la rue*.

*La fonction adnominale.* Quand le participe a la fonction adnominale, il sert d'épithète à un syntagme nominal : *de stirrande blickarna*. Ici, la ligne entre le participe et l'adjectif devient trouble ; d'autant plus qu'un participe suédois est souvent traduit par un adjectif français : *Den*

*lyssnande församlingen* devient *l'assemblée attentive*. En français, le participe peut prendre la fonction nominale assez facilement, pourvu qu'il ait une épithète : *Les enfants jouant dans la cour*, mais \**Les enfants jouant*. Pourtant, en suédois, cette phrase serait traduite par *barnen som lekte på gården*, construction qui est hors du sujet de ce mémoire. Inversement, *de lekande barnen* en suédois ne correspond qu'à *les enfants qui jouaient*. Donc, la construction avec un participe en suédois correspond à une construction avec une subordonnée en français, et vice versa, ce qui fait qu'en principe, en ce qui concerne ce mémoire, on doit retrouver peu de cas de participes français en fonction adnominale.

*La fonction verbale.* Le participe étant une forme verbale, il va de soi que la fonction verbale est sa fonction primaire, au moins en français. C'est aussi la fonction sur laquelle ce mémoire se concentre. Comme on a vu dans l'introduction, une phrase comme *Elle est sortie de sa chambre portant une robe rose* est tout à fait naturelle et fréquente dans la langue littéraire française, mais la phrase qui y correspond en suédois, *Hon kom ut från sitt rum bärande en rosa klänning* est stylistiquement marquée, archaïque ou facétieuse. Une tournure plus neutre en suédois serait « ...*sitt rum och bar en...* » ou une paraphrase. Une autre forme verbale très proche par rapport à la syntaxe et au sens et que l'on emploie aussi bien dans la langue parlée que la langue littéraire, est le gérondif, dont les exemples trouvés sont étudiés à part, tout au début de l'analyse.

*La fonction adverbale.* Quand le participe a la fonction adverbale, il qualifie un verbe comme voici : *Hon berättade viskande. Han kom springande nedför trappan*. En français, il est surtout rendu par un adverbe ou un gérondif : *Elle a raconté à voix basse. Il est descendu l'escalier en courant*. Il correspond aussi au participe présent : *Hej! Sade han flämtande* serait en ce cas *Bonjour! dit-il, haletant*. Dans sa brève étude, Eriksson juge cette fonction trop marginale pour y être incluse, mais dans ce mémoire elle est incluse parce qu'elle est assez fréquente dans le roman. Ces quatre catégories ne sont cependant pas les seules.

*D'autres fonctions plus périphériques.* Il existe d'autres fonctions du participe, mais elles sont très peu nombreuses, et c'est pourquoi elles sont exclues du mémoire. Les exemples suivants sont tirés du roman, mais abrégés : La fonction adjectivale – le participe qualifie un adjectif comme voici : *Ett betagande milt leende*. La fonction adverbiale, où le participe qualifie un adverbe : *...och återvändande nästan fjäskande hastigt till kontoret*. Finalement, il y a la fonction prépositionnelle, où le participe sert de préposition : *Beträffande namnet skola vi icke tvista*.

### 3.2. Généralisation et analyse

Tegelberg a défini les termes *généralisation* (« generalisering ») et *analyse* (« analys ») comme

deux procédés entre lesquels un traducteur traduisant du suédois vers le français peut choisir, en traduisant un mot à sémantisme complexe (1998: 132).

Le verbe *stirra* lui sert d'exemple. Le rendre en français par *regarder* serait une généralisation, puisque ce mot a une plus grande extension, c'est-à-dire qu'il peut s'employer dans plus de contextes, et qu'il est plus abstrait. Ce procédé possède les avantages de la concision et d'une syntaxe qui ne dévie pas de celle de l'original – un lexème dans l'original devient un lexème français. Les aspects négatifs sont un nivellement stylistique et aussi une perte de précision sémantique considérable, surtout comparé à *l'analyse*.

Celle-ci est une sorte de paraphrase où on essaie de mieux garder la complexité sémantique du mot d'origine, souvent en ajoutant un adverbe, et on obtient deux lexèmes. *Stirra* serait dans ce cas traduit par *regarder fixement*, expression qui réussit mieux à transmettre le sens du mot suédois mais qui est, comme c'est souvent le cas quand on fait une analyse, plus encombrante et moins concise (que la généralisation et le mot suédois). En plus, les analyses diffèrent syntaxiquement, et parfois stylistiquement, de l'original. Par conséquent, si un traducteur se sert trop de l'analyse, le texte risque de perdre en fonctionnalité dans la langue cible.

Il s'agit ici de différences lexicales inhérentes aux deux langues et qui sont indépendantes des idiosyncrasies de tel ou tel traducteur. Cependant, c'est à chaque traducteur de choisir laquelle des démarches est préférable dans le contexte en question. Tegelberg a surtout étudié la traduction des verbes de mouvement, mais ces procédés de traduction peuvent être appliqués à d'autres domaines. Dans ce mémoire, ils ont été utiles avec toutes sortes de verbes, dont plusieurs cas de verbes de mouvement.

### 3.3. Un avis sur le style de Bergman

Dans un livre qui rassemble des textes sur des aspects différents de l'œuvre de Bergman, la traductrice Maria Christina Lombardi fait des remarques intéressantes sur ses expériences en traduisant *Markurells i Wadköping* en italien. Elle compare ce travail avec sa traduction d'autres auteurs suédois comme Strindberg et Lagerkvist, et constate que la prose de Bergman, si elle est loin de facile à traduire, semble se prêter plus facilement à l'italien que lesdits auteurs. « Par contre, le langage de Hjalmar Bergman possède une syntaxe et des choix de mots rappelant ce que nous trouvons dans la prose italienne. Nos auteurs classiques emploient les mêmes constructions de phrases, avec des subordonnés (tantôt longues, tantôt brèves) et un vocabulaire souvent raffiné et riche en synonymes. » (2000: 155) (ma traduction). Comme le français et l'italien ont de forts liens culturels et linguistiques, ses remarques d'ordre stylistique sont utiles pour ce mémoire. Nous

voyons le rapport entre « la syntaxe italienne » d'après Lombardi et le commentaire d'Eriksson sur l'emploi français du participe présent chez Bergman.

#### 4 Méthode et délimitation du sujet

Pour la collecte des participes présents, nous avons fouillé la version complète de *Markurells i Wadköping* publiée sur le site internet <http://runeberg.org> (1919) avant de noter à quoi chaque occurrence correspond dans les deux traductions, faites par Karin Dubois-Heyman (1931) et Georges Ueberschlag (1998). Ensuite, les exemples ont été regroupés selon leur appartenance à la fonction nominale, adnominale, verbale ou adverbiale. Dans ces catégories, les exemples ont été rangés d'après la manière dont ils ont été traduits comme voici : les deux traducteurs ont gardé le participe, aucun des traducteurs ne garde le participe, seule Dubois-Heyman utilise le participe ou seul Ueberschlag emploie le participe. Cependant, dans les catégories nominales, adnominales et adverbiales, il y a peu de participes dans les traductions, ce qui fait que ces quatre sous-catégories seront traitées sous la même rubrique. Dans la catégorie verbale, les exemples se partagent plus également et, par conséquent, chaque groupe sera traité sous sa propre rubrique, à l'exception des groupes où seule Dubois-Heyman utilise le participe et de ceux où seul Ueberschlag l'utilise, qui seront présentés sous une seule rubrique.

En ce qui concerne la délimitation du sujet, des choix ont été faits pour minimiser le travail fait dans les catégories dont la tendance dans la traduction est attendue, c'est-à-dire là où le français, en principe, ne peut utiliser le participe présent. Pour chaque fonction, les choix faits sont les suivants :

*La fonction nominale.* La ligne entre un participe présent à fonction nominale et un substantif est une ligne très floue. Comme le sujet du mémoire n'est pas les substantifs, et qu'il s'est vite avéré que presque la totalité de ces participes correspondent à des substantifs français, nous n'avons pris compte que d'un nombre limité des exemples figurant dans le roman, à savoir 15. De plus, des participes clairement établis comme substantifs où la notion verbale s'est affaiblie, comme *inflytande* et *förhållande*, sont exclus.

*La fonction adnominale.* Comme on a pu le voir dans l'explication des fonctions ci-dessus, un participe comme *den alltjämt sovande frun* ne peut être traduit par une construction participale. De plus, la démarcation entre cette fonction et les adjectifs apporte des questions délicates : *väsande* dans *ett väsande ljud*, est-il la forme participale de *väsa* ou est-il un adjectif ? Une méthode d'en décider serait de voir si le participe est devenu un adjectif établi ou s'il s'agit simplement d'une formation de mots plus occasionnelle. Cependant, une telle démarche est dotée d'une certaine

subjectivité, soit par la taille du dictionnaire consulté soit par l'intuition linguistique personnelle de cet auteur, et la considération de chaque exemple demanderait trop de travail. Donc, à cause desdits problèmes, j'ai décidé de n'inclure qu'un nombre limité de ces participes dans le roman, à savoir 35.

*La fonction verbale.* Cette catégorie est de loin la plus intéressante pour une étude contrastive, car le choix entre un participe et d'autres constructions dépend plus du traducteur individuel que dans les autres catégories, où il serait limité par les différences structurelles des deux langues. En plus, c'est en fonction verbale que l'emploi du participe de Bergman est le plus insolite et le plus caractéristique, les autres fonctions étant plus typiques pour la langue suédoise. À cause de cela, la fonction verbale sera le point focal de l'analyse, et les exemples trouvés constituent la totalité des exemples du roman.

*La fonction adverbale.* Cette catégorie comporte, comme la fonction adnominale, des questions de démarcation entre le participe et l'adjectif. Dans la phrase *Herr Markurell smålog matt och spörjande*, le mot *spörjande* ne peut être considéré comme un adjectif établi, ce qui parle en faveur de ce qu'il s'agit d'un participe. Pourtant, il est coordonné à l'adjectif *matt*, ce qui indique que c'est un adjectif. Cette coordination est assez fréquente dans le roman, et les traducteurs répondent toujours en concert par un adjectif (dans l'exemple cité: *M. Markurell eut un sourire pâle et interrogateur* dans la traduction d'Ueberschlag). Donc, même si la tendance statistique vers les deux traductions ayant une autre construction que le participe n'est pas aussi forte que dans les catégories nominales et adnominales, elle est assez forte pour que nous ne prenions en considération qu'un nombre limité des occurrences dans le roman, nombre qui s'élève à 26 exemples.

## 5 Analyse des données

### 5.1. Le gérondif

Le gérondif est une forme verbale très proche du participe présent, mais dont l'emploi est différent. Comme lui, il est invariable et se réfère à un nom ou à un pronom, qui, selon les règles, doit être le sujet de la phrase (Grevisse 1986 : § 891). La base du gérondif est le participe présent, mais il se distingue de celui-ci par ce qu'il est précédé par le mot *en*. Il s'utilise surtout pour lier deux actions simultanées (*Il écoute de la musique en faisant le ménage*), ou pour décrire le moyen dont on fait quelque chose (*On devient riche en travaillant*), ainsi servant d'adverbe de temps ou de manière.

Dans l'étude présente, 31 occurrences de gérondif ont été recueillies, sur un total de 178 participes, dont 20 à fonction verbale et 11 à fonction adverbale. Dans neuf phrases, les deux traducteurs rendent le participe suédois par un gérondif. Le fait que le nombre de phrases où ils font des choix différents sont si nombreux peut s'expliquer par la similarité d'usage entre le participe et



le gérondif : quand l'un d'eux met le gérondif, l'autre met souvent le participe et aucune des phrases n'en souffre. Il s'agit fréquemment d'un participe qui se rapporte à un verbe d'énonciation :

- (1.) Det är gossen! skrek H. H. Markurell, *störtande* på dörren.  
(1a.) C'est le garçon! cria H. H. Markurell, *se précipitant* à la porte. (D-H, p. 144)  
(1b.) C'est le garçon! s'écria M. Markurell *en se précipitant* vers la porte. (U, p. 125)

C'est souvent Ueberschlag qui utilise le gérondif là où Dubois-Heyman emploie le participe (occasionnellement un verbe fini ou autre construction), mais il n'y a pas de conclusion révélatrice à en tirer, les deux choix étant si proches. Par contre, dans la catégorie adverbale, où Ueberschlag domine aussi, le manque de participe chez Dubois-Heyman est dû à des simplifications, voire à des suppressions :

- (2.) (...) då studenterna *sjungande tågade* uppför Bergets oändliga trappor.  
(2a.) (...) quand les bacheliers *se mirent à escalader* les innombrables degrés de la colline. (D-H, p. 261)  
(2b.) (...) lorsque le cortège des bacheliers *se mit à escalader en chantant* les interminables escaliers de la Montagne. (U, p. 220-221)

En (2b), Dubois-Heyman traduit *sjungande tågade* par *se mirent à escalader*, ainsi ne traduisant en effet que le mot *tågade*. Le fait qu'elle ne garde qu'un des verbes suédois explique le manque de participe, forme verbale qui, ayant fonction adverbale, se rapporte à un verbe fini et peut difficilement être seule. Dans la phrase suivante du roman, le narrateur mentionne *le chant des bacheliers*, ce qui peut indiquer que la traductrice cherche à ne pas faire trop de répétitions, conformément à l'idéal de style français qui préfère la variation à la répétition (Vinay-Darbelnet 1960: § 240).

Par contre, Ueberschlag traduit les deux verbes fidèlement par *se mit à escalader en chantant*. Ces tendances différentes vers la simplification chez Dubois Heyman et la fidélité au texte original chez Ueberschlag sont visibles dans toutes mes données, et par ailleurs dans tout le roman.

## 5.2. Les fonctions du participe

### 5.2.1. Fonction nominale

Les participes à fonction nominale sont peu nombreux, leur nombre s'élevant à 15 exemples, et leurs traductions sont attendues ; comme le suédois peut assez aisément créer des substantifs à partir de participes présents à fonction nominale, et que le français est pratiquement incapable de le faire (à part quelques expressions figées comme *les passants de la rue*), il est peu étonnant que les

traducteurs aient choisi soit des substantifs, soit des paraphrases. En fait, des quinze occurrences de participe présent, la quasi-totalité est rendue en français sous forme de substantif. A une seule occasion, l'un des traducteurs choisit le participe présent :

- (1.) Teologen och överstinnan hade åter dragit sig tillbaka i fönstersmygen; rektor stod försjunken i ett automatiskt *tuggande* och *tänkande*. (S)  
(1a.) M. Markurell regardait autour de lui; le théologien et la colonelle s'étaient de nouveau retirés dans leur embrasure de fenêtre; le proviseur *était plongé dans ses pensées* et *mastiquait automatiquement*. (D-H, p. 135).  
(1b.) Le théologien et la colonelle s'étaient de nouveau retirés dans l'embrasure de la fenêtre, le proviseur *était plongé dans ses pensées*, *mâchant* sa nourriture de façon automatique. (U, p. 118)

Dans cet exemple, U a traduit *tuggande* par *mâchant*, ainsi effectuant une transposition – le participe présent à fonction nominale suédois devient un participe français en fonction verbale, qui suit le syntagme verbal *était plongé*, correspondant à *tänkande*. D-H traduit aussi *tänkande* par *était plongé*, mais rend *tuggande* par *mastiquait*, lui aussi un verbe fini. En somme, les deux traducteurs réussissent à transmettre le sens de la phrase suédoise, se prêtant difficilement à la traduction. Néanmoins, le rythme de l'original ainsi que son allitération sont compromis : dans la coordination de deux substantifs, ayant la particularité de commencer en *t* (et de se terminer par *-ande*), il y a un rythme particulier et une allitération qu'aucun des traducteurs ne garde. Dans les exemples suivants, plus typiques, le participe dans (2) est devenu une paraphrase et, dans (3), les traducteurs l'ont traduit par des substantifs :

- (2.) Du skall giva den *törstande* att dricka.  
(2a.) Tu donneras à boire à *celui qui a soif*. (D-H, p. 209 ; U, p. 178)  
(3.) Den tredje perioden kom som ett *nysande* men varade längst.  
(3a.) La troisième période survenait comme un *éternuement*; mais elle était la plus durable. (D-H, p. 47)  
(3b.) La troisième période survenait comme un *dégrisement* à n'en plus finir. (U, p. 47)

Ces substantifs peuvent avoir en suédois une nuance stylistique particulière ou une notion de répétition qui se perd forcément dans les traductions. *Nysande* signifie, comparé à *nysning*, des éternuements répétés. Pour *stirrande*, substantif sémantiquement complexe qui veut dire 'le fait de regarder fixement quelque chose', les deux traducteurs ont eu recours à des mots plus généraux, *attitude* et *regard* respectivement :

- (4.) Ty det är knappast troligt att hon verkligen utfyllde pausen med de vemodiga och ömma tankar, för vilka hennes *stirrande* skulle giva ett uttryck.  
(4a.) Car il n'est pas probable qu'elle s'abannât [sic !] aux pensées mélancoliques et tendres que

semblait suggérer son *attitude*. (D-H, p. 187)

(4b.) Car il n'est guère imaginable qu'elle occupât la pause à s'abandonner à ces pensées douces et mélancoliques que semblait suggérer son *regard*. (U, p. 159)

Mais puisque la fonction nominale est relativement rare, et surtout que nous savons qu'en principe, les participes suédois de cette catégorie ne peuvent correspondre à un participe français, on le laisse de côté ici.

### 5.2.2. Fonction adnominale

Pour les participes à fonction adnominale, le texte source contient 35 exemples. La majorité d'entre eux, 80%, ne correspond à un participe français dans aucune des traductions. Il y a une tendance claire à traduire le participe présent par un adjectif verbal (1a), les adjectifs et les participes présents étant très proches à la fois par rapport à la syntaxe et au sens (même en suédois, c'est souvent une question de goût si c'est un participe ou un adjectif) :

(1.) De *följande* veckorna drunknade i julstöket (...)

(1a.) Les semaines *suivantes* furent noyées dans les préparatifs de Noël. (D-H, U)

L'exemple (2) illustre bien l'autre tendance – la traduction du participe suédois par un verbe fini français, figurant souvent dans une subordonnée relative :

(2.) Under närmast *följande* veckor och månader lade Wadköping med hemlig men stor tillfredsställelse märke till (...)

(2a.) Pendant les semaines *qui suivirent*, Wadköping vit avec une secrète satisfaction (...) (D-H)

(2b.) Pendant les semaines et les mois *qui suivirent*, Wadköping observa avec une secrète, mais grande satisfaction (...) (U)

Garder les participes suédois en français serait souvent peu idiomatique sinon fautif, il n'est donc pas étonnant que les deux traducteurs utilisent d'autres constructions dans la majorité des cas. Les résultats obtenus correspondent aux tendances trouvées par Eriksson (1998: 163).

Pourtant, il y a des cas où Bergman utilise le participe d'une manière inattendue et où les traducteurs auraient pu le garder en français, mais soit les deux, soit seule Dubois-Heyman choisit une tournure plus conventionnelle. C'est surtout le cas avec (3) :

(3) Den upphöjdes till rang och värdighet av gissel, ett otäckt, ett smutsigt gissel men *vilande* i en Mäktigs hand.

(3a.) Elle s'élevait au rang de fléau, un fléau répugnant, affreux, mais *qui reposait* dans une main toute-puissante. (D-H, p.211)

(3b.) Elle s'élevait au rang et à la dignité d'un fléau, un fléau affreux et sale, mais *qui était administré* par la main d'un Tout-Puissant. (U, p. 180)

En suédois, il est rare de trouver un participe après la conjonction *men*. Les deux traducteurs rendent ce participe par une subordonnée relative, ce qui dans les deux langues serait la construction « normale » ici (*men som vilade*). Mais il n'aurait pas été plus étrange en français de voir un participe qu'en suédois, et si les traducteurs l'avaient gardé, ils auraient préservé plus de cet échantillon du style bergmanien. Dans (4), c'est surtout Dubois-Heyman qui change le ton de la phrase originale :

(4) « Det sista » var alltid de båda dioskurena Markurell-de Lorches sista bragd, *skiftande* med åren men aldrig uppbygglig.

(4a.) « La dernière » était la suprême blague des dioscures Markurell-de Lorches. Elles *variaient* avec les années, mais n'était jamais édifiantes. (D-H, p. 50)

(4b.) « La dernière », c'était toujours le dernier exploit des deux dioscures Markurell-de Lorche, *différent* selon le moment, mais jamais édifiant. (U, p. 50)

Comme dans l'exemple précédent, aucun des traducteurs n'utilise le participe présent. Mais dans (4b) Ueberschlag utilise l'adjectif *différent*, issu du participe moins employé *différant*, et c'est une phrase qui est fidèle à la phrase suédoise. Par contre, Dubois-Heyman change la ponctuation de Bergman, mettant le verbe *varier* à l'imparfait dans une phrase à part, *Elles variaient avec les années*, ce qui perturbe le rythme de la phrase d'origine et qui aboutit à une traduction plus plate.

Puisque cette fonction est marginale et que les tendances de traduction sont plutôt prévisibles, nous passons au sujet principal du mémoire, la fonction verbale.

### 5.2.3. Fonction verbale

#### 5.2.3.1. Introduction

Comme le participe présent est une forme verbale, il n'est pas surprenant que les participes à fonction verbale soient les plus nombreux : 102 exemples, constituant presque 60% des 178 exemples. Pour une catégorie si riche en exemples, il est utile de délimiter de manière plus précise la fréquence des choix différents des traducteurs. Les résultats sont divisés en quatre catégories: (1), les cas où les deux traductions contiennent un participe présent, (2), ceux où aucun des textes français n'en contient et finalement (3), les cas où Dubois-Heyman seule en utilise et (4), ceux où uniquement Ueberschlag en emploie.

### 5.2.3.2. Le participe présent dans les deux traductions

La première de ces sous-catégories est aussi la plus grande : dans presque la moitié des exemples de fonction verbale, soit 50 des 102 exemples, Dubois-Heyman ainsi qu'Ueberschlag gardent le participe en français. Il est parfois question de deux actions simultanées, où également le gérondif aurait convenu :

- (1.) Hon gick långsamt utmed rummets väggar, *mumlande* och *muttrande* för sig själv.
- (1a.) Elle tourna lentement autour des murs de la pièce, *marmottant* des choses inintelligibles. (D-H, p. 191)
- (1b.) Elle tourna lentement le long des murs de la pièce, *marmottant* des choses à elle-même. (U, p. 163)

Ce qu'on peut retenir de ces phrases, c'est que les deux traducteurs simplifient la phrase originale en résumant les deux participes *mumlande* et *muttrande* en *marmottant*, certainement parce que ces deux mots sont très proches par rapport au sens, et qu'on pensait que *marmottant* suffirait pour les traduire. La tendance de résumer deux verbes suédois en un verbe français a été notée par Tegelberg dans son étude de lexicologie contrastive (2000: 40) (*cf.* exemple 4a, p. 14).

Comme on le verra par la suite, c'est surtout Dubois-Heyman qui prend la liberté de simplifier des phrases et d'omettre des mots, tandis qu'Ueberschlag tient plus à préserver l'intégrité de l'original. Considérons maintenant cette phrase, qui est la première du roman :

- (2.) Solen gick upp, *markerande* i staden Wadköpings annaler en märklig dag.
- (2a.) Le soleil se leva, *annonçant* dans les annales de la ville de Wadköping un jour mémorable : le 6 juin 1913. (D-H, p. 1)
- (2b.) Le soleil se levait, ce 6 juin de l'année 1913, *annonçant* dans les annales de la ville de Wadköping un jour mémorable. (U, p. 11)

Dès cette première phrase, le lecteur prend un goût du style « français » de Bergman : déjà à son époque, le participe présent équivalant à une proposition principale coordonnée (*markerande* à la place de *och markerade*) était un trait archaïsant. Le résultat en est une expression concise mais stylistiquement marquée en suédois. Ce participe se rend facilement en français et on peut voir que les deux traducteurs l'ont choisi. En voici encore un exemple :

- (3.) (...) kallskänkan lade sig på sitt läger under trätrappan, *förebärande* illamående. (S)
- (3a.) (...) la fille de salle était allée se coucher dans son réduit sous l'escalier, *prétextant* un malaise. (D-H, p. 111)
- (3b.) (...) la fille de salle s'était couchée dans son lit sous l'escalier, *prétextant* un malaise. (U, p. 98)

Ici, les deux traductions sont identiques. Il n'est pas rare de trouver parmi les exemples à fonction verbale, et dans cette sous-catégorie, que les traducteurs ont traduit par des phrases présentant une syntaxe identique, la seule différence étant le choix des mots ou, comme dans l'exemple précédent, avec un syntagme tout à fait identique.

On trouve cinq phrases où le participe présent en suédois donne de l'information supplémentaire à un verbe d'énonciation, ou décrit une action simultanée :

(4.) Det hörs att han ljuger, konstaterade herr Markurell lugnt. Och *vändande* sig till den skäggige sade han:

(4a.) On voit bien qu'il ment, constata M. Markurell, calmement, puis *se tournant* vers le barbu : (D-H, p. 138)

(4b.) On l'entend à sa voix qu'il ment, constata tranquillement M. Markurell. Et *se tournant* vers le barbu, il dit : (U, p. 121)

Dubois-Heyman joint ici la deuxième phrase à la première, supprimant le deuxième verbe, le verbe d'énonciation *sade han*. Ueberschlag est fidèle à la ponctuation de l'original.

En utilisant cette construction typiquement française, Bergman invite un traducteur à utiliser le participe présent et, dans presque la moitié des cas, les deux traducteurs suivent son exemple. Mais le fait que ces exemples ne sont pas plus nombreux, nous inspire à examiner la seconde moitié des exemples de fonction verbale, qui sont plus intéressants pour une étude contrastive.

#### 5.2.3.3. Le participe présent dans aucune traduction

D'abord, les phrases où aucune des traductions n'emploie le participe présent s'élève à 30 du total de 102, c'est-à-dire presque 30%. De ces exemples, un grand nombre, à savoir onze, contiennent des verbes de position suédois (*stå*, *sitta* et *ligga*), qui suivent ou précèdent un participe présent, ou qui eux-mêmes sont en forme de participe, comme dans la phrase suivante :

(1.) Bakom henne *satt* eller *snarare halvlåg* herr Markurells katta, Suzanne, *betraktande* råttan.

(1a.) Derrière elle, à *demi étendue*, Suzanne, la chatte de M. Markurell, *regardait* la souris. (D-H, p. 72)

(1b.) Derrière lui, à *moitié couchée*, Suzanne, la chatte de M. Markurell, *regardait* le rat. (U, p. 68)

Ici, comme les verbes suédois *sitta* et *ligga* équivalent aux participes passés en français, *betraktande* doit être traduit par un verbe fini, et non par encore un participe. Dans son étude contrastive de textes suédois et de leurs traductions françaises, Kortteinen (2005) a constaté que les verbes de position suédois *sitta*, *stå*, et *ligga* sont employés dans beaucoup de contextes, ayant des

sens divers, souvent généralisés, à l'encontre de leurs équivalents français. En français, ils se réalisent souvent par *être* (que l'on peut omettre), suivi d'un participe passé (*étendu*) ou d'un adjectif (*debout*). Dans la majorité des cas, lorsque l'on ne trouve pas pertinent en français de spécifier la position de celui dont il est question, ou quand le verbe suédois a un sens particulier (« *det står i tidningen* »), on ne traduit pas ce verbe ou on utilise des verbes généraux comme *être* ou *il y a*, c'est-à-dire que, dans la terminologie de Tegelberg, on fait une généralisation. Dans la phrase mentionnée, il s'agit du sens littéral des mots *sitta* et *halvligga*. Il est intéressant de remarquer que le narrateur, dans aucune des traductions, n'est aussi exact quant à la position exacte du chat que dans l'original. Certes, le narrateur est peut-être extraordinairement méticuleux ici, se corrigeant même, mais cette phrase illustre bien la différence entre les deux langues en ce qui concerne le besoin d'exprimer la position de quelqu'un. Les autres contextes où figure le participe avec un verbe à position sont dans les constructions *bli stående* et *ha ståendes*. On trouve *bli stående* en (2) :

- (2.) Och så *blir* han väl *stående* ett tag liksom fundersam och tittar litet med ögon, som han brukar.  
 (2a.) (...) puis il *reste* un peu à réfléchir, et à me regarder dans les yeux comme c'est son habitude. (D-H, p. 230)  
 (2b.) Puis il *restera* un moment *sans bouger*, comme s'il réfléchissait, et il me regardera un peu, comme d'habitude. (U, p. 195)

Dans cet exemple, *bli stående* est une construction particulière pour dire *stå*. Le choix des mots de Dubois-Heyman, *reste*, est un exemple de généralisation qui est typique pour ces verbes, comme on l'a déjà vu. De son côté, Ueberschlag traduit par *restera sans bouger*, transmettant mieux le sens de l'original avec une syntaxe semblable – on trouve trois mots dans les deux versions. Ici, Dubois-Heyman recourt à une phrase qui, si elle est parfaitement idiomatique en français, simplifie la prose de Bergman, tandis qu'Ueberschlag s'efforce d'être fidèle au texte d'origine sans compromettre la fonctionnalité en français :

- (3.) Och för var gång han lirkat av mig en femtilapp så har han väl tyckt att jag var ett riktigt rart kräk att *ha ståendes*. Att *ha ståendes* som en har en ko.  
 (3a.) Et chaque fois qu'il a pu me soutirer un billet de cinquante couronnes, il pensait bien *d'avoir* une bonne vache à lait. (D-H, p. 229)  
 (3b.) Et chaque fois qu'il a pu me soutirer un billet de cinquante, il s'est sans doute imaginé que j'étais vraiment le pauvre couillon *qu'il fallait*. *Qu'il fallait avoir* sous la main comme une vache à lait. (U, p. 194)

Dans (3), il s'agit d'un extrait de dialogue où nous trouvons une des rares occurrences de la forme familière du participe présent, se terminant par -s (*stående*s). L'emploi de cette forme familière (que le français ne possède pas) est un des facteurs qui contribue à faire de cette phrase expressive et

émotive un défi pour tout traducteur.

La solution de Dubois-Heyman est drastique : elle supprime la fin de la phrase (*ett riktigt rart kräk att ha ståendes*), et ne traduit que la seconde phrase, où le verbe est répété. Ce faisant, elle évite la répétition du verbe, et la phrase française ne reste qu'une copie pâle de l'original. Un aspect connu de la stylistique française déjà mentionné est la tendance d'éviter la répétition des mots. Par contre, les langues germaniques ne connaissent pas cette aversion, et la répétition peut être utilisée dans la prose comme moyen de style, pour renforcer une idée ou pour exprimer l'insistance, ou, encore, comme un trait de la langue parlée. Bergman l'utilise fréquemment à des fins diverses. La phrase en question faisant partie d'un dialogue, on s'attendrait, même en français, à plus de complaisance envers cette répétition, puisque la langue parlée, à cause de sa nature spontanée, en contient plus que la langue écrite. Néanmoins, Dubois-Heyman évite la répétition ici. Quant à la réussite de la traduction d'Ueberschlag (3b), il traduit *ett riktigt rart kräk att ha ståendes* par *vraiment le pauvre couillon qu'il fallait*, expression qui garde assez bien le sens original mais qui est moins vive et plus neutre que l'original, surtout sa traduction de *att ha ståendes* par *qu'il fallait*. Pourtant, il reste fidèle à la structure et à la répétition des phrases suédoises. Vu l'usage très différent du suédois comparé au français des verbes à position et le caractère insolite de cet extrait, nous sommes amenés à dire qu'Ueberschlag fait une traduction habile, surtout en la comparant à celle de Dubois-Heyman.

Dans cette sous-catégorie des données, le verbe *ligga* est plus rare que *sitta* et *stå*. Comme eux, Bergman l'emploie souvent au sens littéral. (4) est tiré d'une partie du récit où le narrateur décrit minutieusement les détails de la crèche de Noël de Wadköping :

(4.) (...) adjunkten Leontin med det stora skägget stod vid hans sida (...). Och framför Johan lågo konstistorienotarien Enell, lektor Barfoth och löjtnant Brenner, präktigt skrudade och *räckande* gossen myrra (...)

(4a.) Auprès de lui se tenait l'adjoint Léontin, à la grande barbe (...); somptueusement parés, le secrétaire du consistoire Enell, le professeur Barfoth et le lieutenant Brenner *offraient* la myrrhe (...) (D-H, p. 12-13)

(4b.) L'adjoint d'enseignement Léontin, à la grande barbe, se tenait à ses côtés, (...) tandis que le secrétaire du consistoire Enell, le professeur Barfoth et le lieutenant Brenner, en habits somptueux, *offraient* au jeune Johan l'or, la myrrhe (...) (U, p. 21)

Les deux traducteurs joignent la phrase à la précédente, par le point-virgule et la coordination de subordination *tandis que* respectivement, n'incluant pas ainsi le verbe *lågo*; ils se contentent de traduire la position de Léontin (*se tenait*). En conséquence, comme *offrir* est le seul verbe de la proposition, il doit être à l'imparfait et non pas en forme de participe. Même si *lågo* avait été traduit, l'équivalent idiomatique aurait certainement été un participe passé comme *allongé* ou *couché*



(précédés ou non par *être*), qui sont des constructions infinies qui expriment des états, à la différence de *ligga*, qui décrit une action et qui peut être coordonné avec une autre action, en l'occurrence *räcka*. Certes, il y a un verbe français à sens correspondant, *coucher*, qui pourrait être lié à un participe selon le modèle « *Ils couchaient devant Johan, lui offrant...* ». Cependant, ce serait une traduction littérale plutôt qu'une tournure idiomatique. En plus, l'emploi moins typique du participe dans cette phrase – le fait qu'il est coordonné à un syntagme adjectival (*präktigt skrudade*) – parle en faveur de la construction par le traducteur d'une phrase plus « normale » en français.

Avant de continuer, revenons brièvement aux exemples contenant la forme du participe qui finit en -s. Tous les 9 cas avec cette forme se retrouvent dans la catégorie verbale et ils ne correspondent jamais à un participe français. Trois d'entre eux peuvent être considérés comme des constructions propres à Bergman et qui, par conséquent, se traduisent difficilement. On a déjà étudié *ha ståendes* ; voici encore un exemple :

(5.) Han satte sig nedhukad på sängkanten och började klottra siffror med den blyerts, som beständigt, dag och natt, *var till finnandes* bakom herr Markurells högra öra.

(5a.) Il s'accroupit sur le bord du lit et griffonna des chiffres avec le crayon *qu'il portait* jour et nuit derrière son oreille droite. (D-H, p. 102)

(5b.) Tassé sur le bord du lit, il se mit à griffonner quelques chiffres avec le crayon *qu'il portait* constamment, jour et nuit, derrière son oreille droite. (U, p. 91)

Ici, *var till finnandes* est simplement une manière spéciale de dire *fanns*. Les deux traducteurs rendent cette phrase par *qu'il portait*, tournure qui simplifie le style de la phrase originale mais qui garde suffisamment le sens. Même si on avait pu mieux transmettre le style, en utilisant une phrase plus créative, il aurait été très difficile d'avoir un participe français. Le troisième exemple :

(6.) En patriark, *så till sägandes*.

(6a.) Un patriarche, *comme qui dirait*. (D-H, p. 222)

(6b.) Un patriarche *pour ainsi dire*. (U, 188)

Cette phrase est plus facile à traduire que la précédente, *så till sägandes* étant plus proche de l'expression « normale », qui est « *så att säga* ». Les choix différents des traducteurs sont ici presque égaux : la perte stylistique est inévitable, mais pas importante.

Les six exemples restants de la forme familière suédoise sont du mot *undantagandes*. Dubois-Heyman traduit quatre fois ce mot par *sauf* et une fois par *excepté* et à l'*exception de*. De son côté, Ueberschlag n'utilise *sauf* qu'une fois, de même que *en dehors de*, préférant *excepté* et à l'*exception de* (deux fois chacun). Le trait le plus intéressant de ce mot, c'est sa distribution – dans cinq sur six exemples, il figure en texte narratif :

- (7.) Samtliga hjärnor, *undantagandes* överstinnans, utförde en hastig subtraktion.  
 (8.) *Undantagandes* det där dunkandet förnam hon intet ljud.

La forme en -s étant une caractéristique de la langue parlée, on la verrait normalement dans des dialogues, mais dans le roman, parmi les occurrences d'*undantagandes*, seulement l'une d'entre elles est tirée d'un dialogue ; des trois exemples cités ci-dessus, *var till finnandes* apparaît, lui aussi, en narration. Nous avons ici un exemple concrètement syntaxique des effets de style ironiques de Bergman. En utilisant la forme familière dans le récit, surtout avec un mot plutôt soutenu comme *undantaga* et une construction qui est loin d'être familière (*vara till finnandes*), il effectue un mélange de styles qui donne une divergence et une ironie particulières.

La dernière phrase où les deux traducteurs ne gardent pas le participe est d'une nature particulière : la ponctuation parfois insolite de Bergman entraîne une phrase où, contre les règles de grammaire, il n'y a pas de verbe fini, seulement deux participes présents :

- (9) Därmed *eggande* sin trötta kropp (...) och *manande* sin själ till ett upphöjt lugn.  
 (9a.) Il *incitait* ainsi son corps fatigué (...) et son âme à une haute sérénité. (D-H, p. 225)  
 (9b.) Il *exhortait* ainsi son corps fatigué (...) et son âme à plus de sérénité. (U, p. 191)

Le verbe auquel ces participes se rapportent est placé deux phrases en arrière, comme voici : (...) *och ropade med klagande stämman: Excelsior! Excelsior! Excelsior! Därmed eggande...*

Dubois-Heyman aussi bien qu'Ueberschlag rend cette phrase plus conventionnelle en mettant le verbe à l'imparfait, ce qui fait de la phrase une « vraie » phrase du point de vue grammatical. Il n'y a pas suffisamment d'exemples de phrases de ce genre pour voir des tendances vers la normalisation ou la préservation de l'effet idiosyncratique, mais cet exemple a d'être utile de montrer le risque de chaque traducteur de prose de faire d'une phrase insolite une phrase plus générique même lorsque l'on aurait pu préserver l'effet. Après tout, la phrase « *Incitant ainsi son corps...* » ne serait pas plus incorrecte en français que la phrase suédoise en question. Même Ueberschlag, veillant autrement au style de Bergman, effectue ici cette normalisation. De plus, comme la traductrice, il résume les deux verbes suédois *eggande* et *manande* en un verbe français (cf. exemple 1, p. 11 et exemple 4a, p. 14).

Il nous reste maintenant la dernière sous-catégorie de la fonction verbale : les cas où soit Dubois-Heyman, soit Ueberschlag a traduit par un participe.

#### 5.2.3.4. Le participe présent dans l'une des traductions et non dans l'autre

Ici, les cas où seule Dubois-Heyman emploie le participe et ceux où seul Ueberschlag l'utilise se

regroupent, s'élevant à 22 exemples, soit environ un quart des 102 exemples de fonction verbale. Les exemples sont répartis également entre la traductrice et le traducteur (11 chacun). A priori, il serait donc difficile de tirer des conclusions sur la fréquence du choix du participe chez l'un ou l'autre. Les phrases en question ne sont pas très différentes de celles où les deux traducteurs utilisent le participe, ce qui suggère qu'il s'agit d'un choix plus ou moins facultatif entre le participe et une autre forme verbale, souvent d'autres formes infinies, comme le participe passé ou une construction infinitive :

- (1.) Äntligen reste sig rektor, och med båda händer *stödjande* sig mot bordsskivan (...) sade han:
- (1b.) Enfin, le proviseur se dressa et *s'étayant* des deux mains au rebord de la table (...) il dit : (D-H, p. 140)
- (1c.) Enfin le proviseur, les deux mains *appuyées* sur le plateau de la table (...) dit : (U, p. 122)

Ici, contrairement aux tendances, c'est Dubois-Heyman qui est fidèle à la syntaxe de l'original, et Ueberschlag qui utilise une construction plus typique, *appuyées*, mot qui exprime un état là où *s'étayant* et *stödjande* expriment une action. Une autre expression similaire, *med båda händer stödjande sig mot käppen*, est rendue par *les deux mains appuyées sur sa canne* dans les deux textes.

On peut aussi noter qu'Ueberschlag ne traduit pas *reste sig*, omission rare chez ce traducteur autrement scrupuleux. On trouve aussi le cas inverse :

- (2.) Häradshövdingen slog sig ned vid bordets långsida, *vändande* ryggen åt fönstret;
- (2a.) Le notaire s'installa devant la table, le dos *tourné* à la lumière ; (D-H, p. 92)
- (2b.) Le notaire s'installa du côté principal de la table, *tournant* le dos à la fenêtre. (U, p. 83)

Dans ces exemples, *mains appuyées* et *dos tourné* sont des constructions nexales, un cas particulier de la construction elliptique qui est caractéristique de la langue française (Eriksson 1997, 144), construite avec un syntagme nominal suivi d'un participe présent, d'un participe passé ou d'un adjectif verbal.

Parmi les 11 phrases où Dubois-Heyman choisit quelque chose d'autre que le participe, c'est seulement en deux d'entre elles que le manque de participe a pour cause une soumission de verbe. En voici un exemple, qui est l'une des rares occasions où l'on trouve le participe dans un dialogue :

- (3.) (...) om jag icke velat eller känt att det förr eller senare skulle bli brottsligt, att jag åtminstone skulle få vandra på gränsen, *balanserande*, på lina! (...)
- (3a.) (...) si je n'avais pas su et pressenti que ce serait criminel, ou tout au moins que je marcherais au-dessus de l'abîme sur une corde tendue... (...) (D-H, p. 168)
- (3b.) (...) si je n'avais pas désiré, ou deviné, que tôt ou tard cela finirait par être criminel, ou qu'au

moins je marcherais à la limite, *me balançant* sur une corde raide... (...) (U, p. 144)

Ici, Dubois-Heyman ne traduit pas *balanserande*, ce qui fait qu'il n'y a qu'un verbe dans la phrase, et ce verbe doit avoir une forme finie, ici le conditionnel. De plus, elle manque de traduire *förr eller senare*, syntagme qu'Ueberschlag traduit, comme la phrase entière, de manière satisfaisante.

Si le fait que Dubois-Heyman n'utilise pas de participe est causé par une suppression de verbes dans seulement deux des phrases dans cette sous-catégorie, la plupart des autres exemples contiennent des suppressions d'un autre genre, ce qui donne une impression incomplète et simplifiée. Dans l'exemple suivant, elle transforme le participe en adjectif :

(4.) Från almens krona dråsade, som om den skakats av en mäktig vind, hela klungan pojkar, hamnade på alla fyra, *skrikande och tjutande*, fast beslutna att med fulla lungor taga ersättning för en hel dags heliga, *viskande tystnad*.

(4a.) De la cime de l'orme chut, comme décroché par une tempête, un peloton *hurlant* de gosses bien décidés à se dédommager à pleins poumons d'une journée de silence religieux. (D-H, p. 247)

(4b.) Toute la bande des garçons tomba d'un seul coup de la couronne de l'orme, comme si une violente tempête l'avait secoué, atterrissant à quatre pattes, *criant et hurlant*, bien décidés à se dédommager à pleins poumons de toute une journée de chuchotements et de silence religieux. (U, p.210)

Comme les verbes *skrikande* et *tjutande* se ressemblent beaucoup, il est peu surprenant que la traductrice choisisse de les résumer en un seul mot, *hurlant*, conformément à sa tendance d'éviter des répétitions et de ne pas traduire des syntagmes qui ne sont pas essentiels à l'intrigue, mais qui la spécifient ou qui simplement relèvent du style prolixe de l'auteur. Une autre suppression dans la phrase est *hamnade på alla fyra*, qu'elle ne traduit pas. De plus, elle omet de traduire *viskande* dans *en hel dags heliga, viskande tystnad* tandis qu'Ueberschlag l'inclut dans sa phrase *une journée de chuchotements et de silence religieux*. En conséquence, la phrase de la traductrice est plus courte que celle de l'original. La phrase d'Ueberschlag représente une traduction réussie très fidèle à la phrase d'origine, à part l'ordre des syntagmes qui est différent.

Dans cette phrase, nous sommes tombé sur un verbe de mouvement, *dråsade*. Même s'il n'est pas un participe, il mérite qu'on l'analyse à travers le prisme de *généralisation* et d'*analyse* qu'avait discuté Tegelberg, car c'est justement ce type de verbe qu'elle a étudié, et ici les choix différents des traducteurs jettent de la lumière sur leurs approches de traduction respectives. *Dråsa* est un verbe qui ne signifie pas que *tomber*, mais aussi 'tomber lourdement, de manière incontrôlée'. Dubois-Heyman le traduit par *chut*, forme de *choir*, synonyme archaïque ou littéraire de *tomber*. Comme lui, c'est un mot qui a un sens beaucoup plus général que le mot suédois et, à cause de cela, nous pouvons dire que la traductrice fait une généralisation. Ueberschlag, par contre, en essayant de

mieux couvrir le sens complexe du verbe suédois, traduit par *tomba d'un seul coup*, qui consiste dans le verbe général *tomber* spécifié par le syntagme adverbial *d'un seul coup*. Il s'agit d'une analyse qui, a priori, représente une meilleure traduction, contenant plus de composantes sémantiques. Cependant, Tegelberg souligne que plusieurs linguistes considèrent que la paraphrase doit être évitée sauf dans des cas exceptionnels, parce qu'il diffère souvent stylistiquement du mot d'origine (1998, 133). Elle renvoie à Newmark, qui soutient largement la thèse que « la meilleure traduction est probablement la plus courte » (1981, 130) et qui affirme que la paraphrase est « forcément une expansion et une diffusion du texte original » (*Ibid.*) (mes traductions). C'est des remarques pertinentes à la traduction récente, car *tomber d'un seul coup* n'est guère plus efficace que *chut* pour traduire *dråsade*. Comme la phrase en question est déjà assez longue et pleine d'information, l'ajout du syntagme *d'un seul coup* rend la phrase d'Ueberschlag plus lourde que la phrase de Bergman. Ce qui est plus grave, c'est que ce syntagme ne contribue pas à mieux cerner le sens du verbe suédois. Une meilleure paraphrase serait *tomba lourdement* et, en fin de compte, la traduction la plus réussie dans ce contexte serait simplement *tomba*, bien qu'elle ait un sémantisme beaucoup plus simple que *dråsade*. *Chut*, le choix de Dubois-Heyman, marche même mieux que *tomba*, étant moins neutre.

Les outils de généralisation et d'analyse vont encore être utiles pour quelques exemples à fonction adverbale, mais une conclusion s'impose déjà : l'analyse, même si elle représente un essai plus ambitieux de rendre le sémantisme complexe des verbes suédois, n'est pas toujours supérieure à la généralisation, l'emploi d'un verbe général. Il faut peser le gain en précision (qui n'est pas toujours importante) contre la perte en concision et le risque d'obtenir une expression française diluée.

Finalement, il nous reste à voir si les exemples où Ueberschlag traduit par quelque chose d'autre qu'un participe français diffèrent de ceux qu'on a déjà étudiés, et où on trouve autre chose qu'un participe dans la traduction de Dubois-Heyman :

(5.) På den tid då Leo och jag vandrade världen om, *samlade* kunskaper och *skingrande* vårt fäderne, begav det sig att vi kommo till en stad i Holland (...)

(5a.) Du temps que Leo et moi nous faisons le tour du monde, *ramassant* des connaissances et *dissipant* notre héritage, il arriva que nous visitâmes une grande ville de Hollande (...) (D-H, p. 235)

(5b.) Du temps où Léo et moi, nous parcourions le monde *pour amasser* des connaissances et *dépenser* l'argent de nos pères, nous arrivâmes par hasard dans une ville de Hollande (...) (U, p. 199)

Dans (5), où Dubois-Heyman est fidèle à la syntaxe de Bergman en gardant le syntagme participial, Ueberschlag utilise une construction infinitive qui, même si elle est légèrement plus libre par rapport à la phrase suédoise, garde son sens et n'en dévie pas stylistiquement. Dans la plupart de ces

11 phrases, Ueberschlag rend le participe suédois par un infinitif, un participe passé ou une construction nominale, constructions proches du participe présent. Il lui arrive aussi d'employer un verbe fini, comme dans (6b) :

(6.) Där han nu stod, blek och trött och stillsam på sin trappa, med upprepade små bugningar hälsande gästerna, blev han föremål för deras hjärtliga hyllning.

(6a.) Il était là, debout sur son escalier, pâle, fatigué et silencieux, *accueillant* avec de petites inclinations répétées les invités qui lui présentaient un salut cordial. (D-H, p. 259)

(6b.) Debout sur son escalier, pâle, fatigué et timide, il *accueillait* avec force courbettes des invités qui lui rendaient un cordial hommage. (U, p. 219)

Dans la première phrase, nous trouvons encore une fois un verbe de position, *där han nu stod*. Les traductions différentes de ce verbe influencent directement la forme du participe suivant, *lyckönskande*. Puisque Dubois-Heyman le traduit littéralement par *Il était là, debout*, il peut garder le participe en français – *accueillant*. Ueberschlag choisit *debout* sans verbe et, par conséquent, il doit traduire *lyckönskande* par *accueillait*, verbe en forme finie. La forme du participe est donc déterminée par le premier verbe de la phrase qui, comme on l'a constaté auparavant, présente une problématique toute particulière en tant que verbe de position. Mais dans la majorité des 11 phrases, le choix de la part d'Ueberschlag d'utiliser une autre forme que le participe est plus arbitraire, comme dans (7) :

(7.) Ingen gick förbi honom utan att fatta hans hand, krama den, skaka den, *lyckönskande* till sonens examen.

(7a.) Nul ne passait sans prendre sa main, la serrer, la secouer, le *félicitant* de l'examen de son fils. (D-H, p. 259)

(7b.) Personne ne passait sans lui prendre la main, la serrer, la secouer, sans le *féliciter* pour le succès de son fils à l'examen. (U, p. 219)

Dans (7b), une phrase qui dans le roman suit la phrase (6b), *Där han nu stod, blek och trött och stillsam på sin trappa, med upprepade små bugningar hälsande gästerna, blev han föremål för deras hjärtliga hyllning*, Ueberschlag subordonne le mot *féliciter* à *sans*, tandis que chez Dubois-Heyman et Bergman, il détermine les verbes précédents, ce qui change très légèrement le sens et aboutit à une traduction égale à celle de Dubois-Heyman. C'est d'ailleurs le cas avec la grande majorité de ces 11 exemples – les phrases préservent le sens et le niveau de style, bien qu'ayant une autre syntaxe que celles de l'original. On peut le contraster avec le manque de participes chez Dubois-Heyman, qui avait souvent pour cause des omissions. En conclusion, si la recherche quantitative a donné 11 exemples où seule Dubois-Heyman emploie le participe et autant d'exemples du cas inverse, l'étude qualitative a montré que derrière cette uniformité numérique se

cachent deux approches de traduction différentes.

#### 5.2.4. Fonction adverbale

Les exemples à fonction adverbale sont à peu près aussi nombreux que ceux à fonction nominale et adnominale, au total 26 exemples, soit un peu plus de 12%, ou un huitième, des 178 exemples. La majorité d'entre eux, 18 exemples, correspondent à autre chose que le participe dans les deux traductions. Cela peut être un adjectif, un nom, un verbe, un adverbe ou une paraphrase contenant plusieurs de ces éléments. Parfois, le participe suédois n'est pas traduit du tout, ou le verbe auquel il se rapporte ne l'est pas à cause d'une suppression, ce qu'on trouve surtout chez Dubois-Heyman. Ces exemples constituant la majorité, ils seront discutés en premier. Dans (1), nous trouvons le verbe *flyta*, que l'on peut considérer comme un verbe de mouvement :

(1.) En vit rännil *flöt ringlande* ned över fracken och det gröna bandet.

(1a.) Un filet blanc *coula* sur le frac et le ruban vert. (D-H, p. 99)

(1b.) Un petit filet blanc *serpenta* sur le frac et le ruban vert. (U, p. 88)

En ne considérant que le nombre des mots, on dirait que les deux traducteurs ont fait une suppression – un verbe suédois déterminé par un participe présent est traduit par un verbe français dans les deux cas. Cependant, Ueberschlag retient plus du sens de l'expression suédoise avec le mot *serpenta*, comparé à Dubois-Heyman dont le mot *coula* ne traduit que *flöt*, traduction qui retient seulement l'essentiel. Certes, dans *serpenta*, il y a plus de *ringla* que de *flyta*, mais le fait que ce verbe s'utilise souvent dans le contexte de cours d'eau couvre assez bien cette composante sémantique. Finalement, même si une autre traduction telle que *coula en serpentant* avait mieux traduit le sens, *serpenta* est plus concis et garde suffisamment le sens de l'expression originale. Donc, une fois de plus, c'est Ueberschlag qui fait la meilleure traduction. Dans cette phrase, la seule remarque peut être que *petit filet* semble pléonastique. Passons au prochain exemple, où on a affaire à un verbe de mouvement :

(2.) Ibland när han *kommer inpallrande* i salongen brukar kunderna skratta åt oss för att vi är så lika.

(2a.) Parfois, quand il *entre* dans le salon, les clients éclatent de rire en nous voyant si pareils. (D-H, p. 214)

(2b.) Parfois, quand il *fait irruption* dans le salon, les clients se mettent à rire en nous voyant si semblables. (U, p. 182)

*Kommer inpallrande* est une expression vive à laquelle Dubois-Heyman ne rend pas justice : elle le traduit par *entre*, qui veut simplement dire 'kommer in' mais elle n'ajoute rien sur la manière dont il

entre. Tegelberg note que des verbes de mouvement fondamentaux tels que *entrer* correspondent souvent, dans les traductions, à des verbes de mouvement suédois à sémantisme complexe (2000: 33), parmi lesquels on peut compter *pallra in*, le verbe dont *kommer inpallrande* est issue. Ueberschlag la traduit par l'expression *fait irruption*, qui garde un peu de la vivacité stylistique de l'original, tout en modifiant le sens – *kommer inpallrande* décrit un mouvement plus lent, hésitant et ayant moins de détermination que *faire irruption*. Pourtant, le mérite de sa traduction – l'expressivité de la tournure française – contrebalance cette liberté prise vis-à-vis de l'expression de l'original.

Il y a plusieurs cas où le participe est traduit par un adjectif français, ce qui est peu étonnant vu que les participes à fonction adverbale frisent les adjectifs, et que la délimitation de ces parties du discours peut être difficile :

- (3.) *Flåsande och flämtande* strävade hon uppför Bergets oändliga stentrappor (...)  
 (3a.) *Soufflante et haletante*, elle peinait dans les escaliers interminables de la colline, (...) (D-H, p. 196)  
 (3b.) Elle venait de monter les escaliers interminables de la Montagne, *soufflante et haletante*, (...) (U, p. 168)

Dans (3), *flåsande* et *flämtande* se rapportent au verbe *strävade*, mais dans les traductions, c'est la femme en question qui est *soufflante et haletante*. C'est un changement logique, car si la femme fait quelque chose en soufflant, on peut la caractériser comme *soufflante*. A la page suivante, Bergman répète cette tournure, tout en changeant l'ordre des mots :

- (4.) Först då fru Markurell, *flämtande och flåsande*, gick tätt förbi honom och i förbigående nämnde att (...)  
 (4a.) Ce ne fut que lorsque Mme Markurell, *soufflante et haletante*, lui annonça en le dépassant que (...) (D-H, p. 197)  
 (4b.) Ce n'est que lorsque sa femme passa tout près de lui et lui annonça, *soufflante et haletante*, que (...) (U, p. 169)

Dans cet exemple, puisque *flämtande och flåsande* se trouvent entre deux virgules, on peut soutenir que les participes se rapportent plus à Mme Markurell que le verbe *gick*, c'est-à-dire que ce sont des adjectifs plutôt que des verbes. Je l'ai quand même inclus dans mes données, car il constitue un exemple où même Dubois-Heyman, craignant souvent la répétition, se répète plus que ne fait Bergman – celui-ci inverse l'ordre des participes dans (4) pendant que les deux traducteurs mettent *soufflante et haletante* deux fois.

En ce qui concerne les exemples où soit Dubois-Heyman, soit Ueberschlag, soit les deux gardent le participe en français, ils s'élèvent à 7 exemples. On peut noter l'exemple suivant :



- (5.) Ja - ja - men jag förstår inte - började herr Markurell *flämtande*.  
 (5a.) Oui, oui, mais je ne comprends pas... (D-H, p. 204)  
 (5b.) Oui...oui...mais je ne comprends pas, commença M. Markurell, *haletant*. (U, p. 174)

Comme maintes fois avant, Dubois-Heyman supprime quelque chose du texte d'origine, ici une proposition qui commence avec le verbe d'énonciation *började*. Ueberschlag garde le participe, traduisant la phrase mot à mot. Ici, comme dans les 6 autres exemples, le gérondif aurait également marché, la fonction adverbale étant une de ses fonctions principales et, justement, à côté des 7 exemples du participe il y a 12 occurrences de gérondif.

Ce que l'on peut retenir de la catégorie adverbale, c'est qu'elle a fourni plusieurs exemples confirmant les tendances déjà soulevées : Dubois-Heyman prend des libertés envers le texte de Bergman en supprimant des mots et des syntagmes. Ueberschlag, par contre, est fidèle au texte suédois, et même quand Dubois-Heyman garde tous les éléments d'une phrase, ne supprimant rien, c'est souvent Ueberschlag qui réussit mieux à rendre le message du suédois.

Maintenant, nous sommes à la fin de l'examen systématique des données et de leur répartition en quatre catégories. Avant de conclure, quelques exemples relevant de plusieurs de ces catégories seront discutés sous la rubrique de « Répétitions ».

### 5.3. Répétitions

Au cours de l'analyse, les exemples cités n'ont pas seulement montré que Dubois-Heyman fréquemment supprime des mots du roman suédois, mais aussi qu'elle semble vouloir éviter des répétitions, trait de style dont Bergman se sert souvent. Voici quelques exemples qui renforcent cette thèse :

- (1.) Och han drog sig in på sitt kontor, *tassande och tyst*, ty hemma gick han i strumplästen. Efter en stund kom han tillbaka, *lika tassande och tyst*, (...)  
 (1a.) M. Markurell se retirait dans son bureau, *glissant silencieusement*, car chez lui il marchait en chaussettes. Il revenait au bout d'un moment, *aussi doucement* qu'il était parti, (...) (D-H, p. 52)  
 (1b.) Et il se retirait dans son bureau, *à pas furtifs et silencieux*, car à la maison il marchait en chaussettes. Au bout d'un moment il revenait, *du même pas furtif et silencieux*, (...) (U, p. 52)

Dans cet exemple, où le participe a la fonction adverbale, Dubois-Heyman traduit d'abord *tassande och tyst* par *glissant silencieusement*, mais dans la phrase suivante, *lika tassande och tyst* est rendu par *aussi doucement*. Contrairement à Ueberschlag, qui garde la répétition de Bergman en mettant à *pas furtifs et silencieux*, traduction réussie d'ailleurs. En jugeant ces deux extraits traduits selon

l'idéal de traduction qui met en valeur la fidélité au texte d'origine, il est sûr que la traduction récente l'emporterait sur la première. Pourtant, si un traducteur met le lecteur du texte traduit et le caractère idiomatique du texte cible au premier plan, ce que semble faire Dubois-Heyman, sa traduction aurait plus de mérites, vu la tendance traditionnelle mentionnée de la prose française d'éviter des répétitions. Dans (2), nous voyons une situation similaire :

- (2) (...) trängde herr Markurell genom tystnadens öken in i dess tempels allra heligaste.  
Följd av kallskänkan, konditorn, perukmakaren och *ledande* överstinnan vid armen.  
(2a.) (...) M. Markurell pénétra à travers le désert de silence jusqu'au cœur du sanctuaire.  
Suivi de toute sa troupe et *tenant* la colonelle par le bras. (D-H, p. 128)  
(2b.) (...) M. Markurell traversa ce désert de silence pour pénétrer dans le saint des saints.  
Suivi de la fille de salle, du pâtissier et du barbier, et *conduisant* la colonelle par le bras. (U, p. 113)

Dans (2), tiré de la catégorie verbale, trois personnes sont énumérées selon leurs professions, mais Dubois-Heyman les résume au mot au sens collectif *troupe*, là où Ueberschlag traduit fidèlement en (2b) : *Suivi de la fille de salle, du pâtissier et du barbier*. Ce qui fait de cet extrait un exemple de répétition qui ne se retrouve pas dans le texte de Dubois-Heyman, c'est le fait que dans la page précédente et la page suivante, on trouve aussi cette énumération de personnages. Dans ces cas, les deux traducteurs les traduisent mot à mot, mais dans l'exemple en question, Dubois-Heyman a apparemment voulu utiliser une formulation différente afin que son texte ne soit pas trop répétitif. L'emploi du participe dans cet exemple étant très connu au français, les deux traducteurs utilisent également le participe. Cet exemple a surtout d'être utile de montrer que pour mieux comprendre le choix des mots de l'auteur et ceux des traducteurs, l'on ne peut pas toujours analyser une phrase isolément dans le cadre d'une enquête purement statistique, puisque les phrases font partie d'un tout et qu'elles sont liées les unes aux autres.

Ce sont des remarques pertinentes pour l'exemple suivant. Partant de l'observation banale que les participes dans le texte de Bergman ne sont pas également distribués, nous allons examiner un extrait où il y a un participe à fonction verbale dans quatre des cinq phrases. Chaque verbe analysé est suivi par une lettre dans les trois versions :

- (3) Solen hade nyss gått upp, i första hand *belysande* (A) domkyrkotuppen, kajorna och det högt belägna utvårdshuset Kupan. Längst ut på terrassens yttersta sten satt en råtta, tvinnade sin mustasch och betraktade (B) Wadköping. Bakom henne satt eller snarare halvlåg herr Markurells katta, Susanna, *betraktande* (C) råttan. Bakom Susanna satt på en stol under linden lektorn i historia, Ivar Barfoth, *betraktande* (D) både råttan och katten. Vidare ha vi på en annan stol adjunkten Leontin, *sovande* (E).  
(3a.) Le soleil venait de se lever, *éclairant* (A) le coq de la cathédrale, les corbeaux et le restaurant La Ruche sur la colline. Juchée sur la dernière pierre de la terrasse, une souris lissait les moustaches et contemplait (B) Wadköping. Derrière elle, à demi étendue, Suzanne, la chatte de M. Markurell, *regardait* (C) la souris. Plus loin, assis sur une chaise, sous le tilleul, le professeur d'histoire, Ivar

Barfoth [*suppression*] (D). A côté, sur une autre chaise, l'adjoint Léontin qui *dormait* (E). (D-H, p. 72)

(3b.) Le soleil venait de se lever, *éclairant* (A) d'abord le coq de la cathédrale, les corneilles et le restaurant La Ruche situés sur la Montagne. Tout à fait au bout de la terrasse, sur la dernière pierre, un rat lissait ses moustaches et contemplait (B) Wadköping. Derrière lui, à moitié couchée, Suzanne, la chatte de M. Markurell, *regardait* (C) le rat. Derrière Suzanne, le professeur d'histoire Ivar Barfoth était assis sur une chaise sous le tilleul et *regardait* (D) à la fois le rat et la chatte. A côté, sur une autre chaise, l'adjoint Léontin *dormait* (E). (U, p. 68)

Dans (3), *belysande* (A) est le seul participe à être gardé dans une traduction et, en l'occurrence, les deux traducteurs le gardent. Comme 50% des participes à fonction verbale, il ne pose pas de problème pour un traducteur, car le français connaît bien cette construction pour lier deux verbes décrivant deux actions plus ou moins simultanées (cf. 5.2.3.2.). Il est rendu par *éclairant* dans les deux textes français.

*Betraktade* (B) n'est pas un participe, mais il est inclus dans l'analyse car il constitue la première occurrence de ce verbe, qui est répété en forme de participe dans les deux phrases suivantes.

La phrase (C) a déjà été discutée (cf. 1, p. 12) et, comme on a pu le constater, c'est un trait typique du suédois d'utiliser des verbes de position dans des contextes divers, tandis qu'en français, s'il n'est pas traduit par un verbe à sens général comme *être*, le verbe est souvent omis, laissant place à un adjectif ou à un participe passé. C'est ce que l'on trouve en (3a) et (3b) (*à demi étendue* et *à moitié couchée*), et comme il en reste seulement un verbe dans la phrase, il doit être en forme finie (*regardait* dans les deux traductions).

La phrase suivante fait voir le troisième cas en trois phrases du verbe *betrakta* (D), ce qui amène Dubois-Heyman, ce qu'elle fait souvent, à supprimer le syntagme *betraktande både råtten och katten*. Comme la phrase précédente, elle contient un verbe de position, et Ueberschlag traduit encore une fois par un verbe fini, *regardait*. Pourtant, si dans la phrase précédente le choix d'une tournure sans verbe pour traduire le premier verbe (*à moitié couchée*) a rendu obligatoire la forme finie pour le verbe qui suivait (*regardait*), le choix d'une construction verbale dans (D) (*était assis*) rend possible, du point de vue syntaxique, de garder la construction participale du suédois (« *était assis en regardant* »). Cependant, cela aurait probablement été moins idiomatique que la solution d'Ueberschlag, puisqu'en français, *être assis* ne contient pas assez de notion d'action pour qu'un autre verbe s'y subordonne.

Finalement, il nous reste la phrase *Vidare ha vi på en annan stol adjunkten Leontin, sovande*. Comme souvent avec les participes verbaux de Bergman, cette phrase possède quelque chose d'insolite – le fait que *ha* est un verbe qui, ici, a un sens très faible et qui sert surtout à présenter Léontin, contribue, avec la brièveté de la phrase, à marquer le participe *sovande* (E). Les deux

traducteurs remplacent le verbe *ha* par *A côté*. Ueberschlag traduit *sovande* par *dormait* et Dubois-Heyman par *qui dormait*.

Maintenant, à l'aide d'un tableau montrant les verbes A-E et leurs traductions, où les participes sont soulignés, cet extrait aura des commentaires finaux.

Bergman	A <u>belysande</u>	B betraktade	C <u>betraktande</u>	D <u>betraktande</u>	E <u>sovande</u>
Dubois-Heyman	<u>éclairant</u>	contemplait	regardait	–	dormait
Ueberschlag	<u>éclairant</u>	contemplait	regardait	regardait	dormait

Ici, Ueberschlag traduit d'abord *betraktade* (B) par *contemplait* (B) et ensuite par *regardait*, comme Dubois-Heyman, qui pourtant fait une des suppressions en (D). C'est l'un des rares cas où Ueberschlag apporte de la variation là où le texte de Bergman a répété, dans trois phrases consécutives, le mot *betrakta*. Certes, il arrive souvent que, selon les contextes, un mot se traduise par plusieurs mots différents, mais ici, il n'y a pas de raison sémantique de changer ainsi le verbe. Pourtant, c'est un changement mineur de sa part, et puisqu'il représente une exception, il ne change pas l'image globale de sa traduction.

## 6. Conclusion

En ce qui concerne le premier but, celui de voir dans quelle mesure les participes présents de Bergman correspond à des participes présents dans les deux traductions, c'est surtout les participes à fonction verbale qui nous intéressent, car le résultat y dépend plus du choix des traducteurs que dans les autres catégories, où l'emploi différent du participe dans les deux langues fait que, en principe, le participe suédois ne peut être rendu par un participe français. C'est surtout le cas pour la fonction nominale et la fonction adnominale. Avec la fonction adverbale, cette image se complique un peu, puisque le français peut se servir aussi bien du participe que du gérondif. Pourtant, la plupart des participes suédois peuvent être considérés comme des adjectifs au lieu des verbes et, en effet, ils sont très souvent traduits par des adjectifs français.

Donc, dans la fonction verbale, des 102 exemples au total, presque 50 % des participes suédois correspondent à un participe français dans les deux traductions (50 exemples). Un peu plus de 20 % des exemples suédois ont été rendus par un participe français dans l'une des traductions (22 exemples). Finalement, les exemples où aucun des traducteurs n'utilise le participe montent à

presque 30 %, ou 30 exemples. Les phrases qui se cachent derrière ces chiffres constituent la base du deuxième but, celui d'analyser les stratégies différentes de deux traducteurs.

Au cours de l'analyse des données, des conclusions sur les qualités et les approches différentes des deux traductions se sont imposées.

Les deux textes français montrent deux approches de traduction différentes. Dans la première traduction, de Karin Dubois-Heyman, les suppressions de mots, de syntagmes et de propositions est omniprésente. En choisissant des exemples à citer dans le mémoire, il a été difficile de trouver des exemples où il n'y a ni suppression ni simplification dans son texte.

Pour mentionner des phénomènes moins apparents au premier abord, nous avons vu que les verbes à sémantisme complexe, comme des verbes de mouvement, ont souvent été traduits par un verbe français à sens général par Dubois-Heyman, tandis qu'Ueberschlag s'est efforcé de rendre plus de justice au sens du mot suédois.

Nous avons aussi pu voir que Dubois-Heyman, selon l'idéal de style classique qui préfère un vocabulaire varié à la répétition des mots, traduit des passages de Bergman avec des mots répétés en remplaçant un des mots, ou en le supprimant. Cela implique que la stratégie de suppression est liée à celle d'éviter la répétition. Ces passages se trouvent seulement occasionnellement dans un contexte participial, mais les trois exemples cités dans le paragraphe précédent sont représentatifs de cette tendance.

Ces questions donnent à la première traduction des traits de remaniement et d'interprétation. La traductrice semble donner la priorité au lecteur français et au style de la langue française plutôt que d'être fidèle au langage bergmanien.

Par contre, la traduction récente est très fidèle à l'œuvre originale. Ueberschlag respecte le style répétitif et prolixe de Bergman, est c'est souvent lui qui fait la meilleure traduction d'une phrase. Certes, nous avons aussi retrouvé des exemples de suppression de sa part et des cas où c'est Dubois-Heyman qui est la plus fidèle, mais ces exemples, quelques exceptions à part, ont été jugés trop peu nombreux et trop peu représentatifs pour être inclus dans l'analyse.

Une idée pour une autre étude dans ce domaine, qui au début était dans la portée de ce mémoire, ce serait d'étudier les occurrences de gérondifs et de participes présents dans les deux traductions, en voyant à quoi ils correspondent dans le roman suédois. La visée assez restreinte de ce mémoire est accompagnée par une certaine prévisibilité : comme l'emploi bergmanien du participe à fonction verbale est très familier au français, il n'est pas surprenant que la moitié de ces exemples aient été rendus, en effet, par un participe dans les deux traductions. Mais comme le français peut utiliser le gérondif et le participe dans plus de contextes, une telle approche illuminerait certainement des aspects des deux traductions qui se trouvaient hors du sujet du présent

mémoire.

Pour résumer les approches différentes des deux traducteurs dans une brève phrase : Dubois-Heyman fait approcher le texte du lecteur, tandis qu'Ueberschlag fait approcher le lecteur du texte.

## 7. Bibliographie

BERGMAN, H., 1919. *Markurells i Wadköping*. « <http://runeberg.org/markurell/> »

BERGMAN, H., 1931. *Les Markurell*. Librairie Stock, Paris (trad. Karin Dubois-Heyman).

BERGMAN, H., 1998. *Les Markurell de Wadköping*. L'Elan, Nantes (trad. Georges Ueberschlag).

ERIKSSON, O., 1997. *Språk i kontrast – en jämförande studie av svensk och fransk meningsstruktur*. Akademiförlaget, Göteborg.

ERIKSSON, O., 1998. « Presensparticipet i svenskan och franskan. En jämförande studie av syntaktisk distribution. » *Språk- och kulturkontraster. Om översättning till och från franska*. Åbo Akademis Förlag, Åbo.

GREVISSE, M., 1986. *Le bon usage*, 12e édition refondue par A. Goosse, Paris-Gembloux, Duculot.

KORTTEINEN, P., 2005. *Les verbes de position stå, sitta, ligga et leurs équivalents français. Etude contrastive*. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborgs Universitet.

LOMBARDI, M. C., 2000. « Den italienska översättningen av Hjalmar Bergmans 'Markurells i Wadköping' », « Ty utan en stark underström av leende, självironiskt lättsinne finns intet dådkraftigt, intet verkligt allvar. », Signe Westin (ed.). Hjalmar Bergman Samfundet.

MALBLANC, A., 1968. *Stylistique comparée du français et de l'allemand*. Didier, Paris.

NEWMARK, P., 1981. *Approaches to translation*. Pergamon, Oxford.

TEGELBERG, E., 1998. « Generalisering och analys: två semantiska tendenser vid översättning av svenska rörelseverb till franska. » *Språk- och kulturkontraster. Om översättning till och från franska*. Åbo Akademis Förlag, Åbo.

TEGELBERG, E., 2000. *Från svenska till franska. Kontrastiv lexikologi i praktiken*. Studentlitteratur, Lund.

VINAY, J.-P. ET DARBELNET, J., 1960. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Didier, Paris.